

veut que je sois aimable pour vous, mon mari le veut, le Ciel aussi, je suppose. c'est pourquoi je le veux également, et je vous assure que je suis très-aimable quand je m'en donne la peine. . . . vous verrez ça !

—Est-il possible ? dit Lucan.

—Vous verrez, monsieur ! répondit-elle en lui faisant avec toutes ses grâces une révérence théâtrale.

—Et où allons-nous, madame ?

—Où il vous plaira, . . . dans les bois, à l'aventure, si vous voulez.

Les collines boisées étaient si rapprochées du château, qu'elles bordaient d'une frange d'ombre un des côtés de la cour. M. de Lucan et Julia s'engagerent dans le premier sentier qui se présenta devant eux : mais Julia ne tarda point à quitter les chemins frayés pour marcher au hasard d'un arbre à l'autre, s'égarant à plaisir, battant les fourrés de sa canne, cueillant des fleurs ou des feuillages, s'arrêtant en extase devant les bandes lumineuses qui rayaient çà et là les tapis de mousse, franchement enivrée de mouvement, de plein air, de soleil et de jeunesse.

Dans son admiration pour la flore sauvage, elle avait peu à peu récolté un véritable fagot dont M. de Lucan acceptait la charge avec résignation. S'apercevant qu'il succombait sous le poids, elle s'assit sur les racines d'un vieux chêne pour faire, dit-elle, un triage dans tout ce pêle-mêle. Elle prit alors sur ses genoux le paquet d'herbes et de fleurs, et se mit à rejeter tout ce qui lui parut d'une qualité inférieure. Elle passait à Lucan, assis à quelques pas d'elle, ce qu'elle croyait devoir réserver pour le bouquet définitif, motivant gravement ses arrêts à chacune des plantes qu'elle examinait.

—Toi, ma chère, trop maigre ! . . . toi, gentille, mais trop courte ! . . . toi, tu sens mauvais ! . . . toi, tu as l'air bête ! . . .

Puis, venant brusquement à un autre ordre d'idées qui ne laissa pas d'inquiéter d'abord M. de Lucan :

—C'est vous, n'est-ce pas, lui dit-elle, qui avez conseillé à Pierre de me parler avec fermeté ?

—Moi ? dit Lucan, quelle idée !

—Ça doit être vous. Toi, poursuivait-elle en continuant de s'adresser à ses fleurs, tu as l'air malade, bonsoir ! . . . —Oui, ça doit être vous. . . . On vous croirait doux, à vous voir, et vous êtes très-dur, très-tyrannique. . . .

—Féroce, dit Lucan.

—Au reste, je ne vous en veux pas. Vous avez eu raison, ce pauvre Pierre est trop faible avec moi. J'aime qu'un homme soit un homme. . . . Il est pourtant très-brave, n'est-ce pas ?

—Infiniment, dit Lucan. Il est capable de la plus extrême énergie.

—Il en a l'air, et cependant avec moi. . . c'est un ange.

—C'est qu'il vous aime.

—Très probable ! . . . Il y a de ces fleurs qui sont curieuses. . . . On dirait une petite dame, celle-ci !

—J'espère bien que vous l'aimez aussi, mon brave Pierre ?

—Très-probable, encore.

Après une pause, elle secoua la tête.

—Et pourquoi l'aimerais-je ?

—Belle question ! dit Lucan, mais parce qu'il est parfaitement digne d'être aimé, parce qu'il a tous les mérites, l'intelligence, le cœur et même la beauté, . . . enfin, parce que vous l'avez épousé.

—Monsieur de Lucan, voulez-vous que je vous fasse une confidence ?

—Je vous en prie.

—Ce voyage d'Italie a été très-mauvais pour moi.

—Comment cela ?

—Avant mon mariage, figurez-vous que je ne me croyais pas laide précisément, mais je me croyais ordinaire.

—Oui. . . eh bien ?

—Eh bien, en me promenant en Italie, à travers tous ces souvenirs et tous ces marbres si admirés, je faisais d'étranges réflexions. . . . Je me disais qu'après tout ces princesses et ces déesses du monde antique qui rendaient fous les bergers et les rois, pour lesquelles éclataient les guerres et les sacrilèges, étaient à peu près des personnes de mon genre. Alors m'est venue l'idée fatale de ma beauté. J'ai compris que je disposais d'une puissance exceptionnelle, que j'étais une chose sacrée qui ne devait pas se donner à un prix vulgaire, qui ne pouvait être que la récompense. . . . que sais-je. . . d'une grande action. . . . ou d'un grand crime !

Lucan resta un moment interdit par l'audacieuse naïveté de ce langage. Il prit le parti d'en rire.

—Mais, ma chère Julia, dit-il, faites attention : vous vous trompez de siècle. . . . Nous ne sommes plus au temps où l'on se mettait en guerre pour les beaux yeux des dames. . . . Au reste, parlez-en à Pierre : il a tout ce qu'il faut pour vous fournir la grande action demandée, quant au crime, je crois que vous devez y renoncer.

—Croyez-vous ? dit Julia. C'est dommage ! ajouta-t-elle en éclatant de rire. —Enfin, vous voyez, je vous dis toutes les folies qui me passent par la tête. . . . C'est aimable, ça, j'espère ?

—C'est extrêmement aimable, dit Lucan. Continuez.

—Avec ce précieux encouragement, monsieur ! . . . dit-elle en se levant et en achevant sa phrase par une révérence : —mais, pour, le moment, allons déjeuner. . . . Je vous recommande mon bouquet. Tenez les têtes en bas. . . . Marchez devant, monsieur, et par le plus court, je vous prie, car j'ai un appétit qui m'arrache des larmes.

Lucan prit le sentier qui menait le plus directement au château. Elle le suivit d'un pas agile, tantôt fredonnant une cavatine, tantôt lui adressant de nouvelles instructions sur la manière de tenir son bouquet, le touchant légèrement du bout de sa canne pour lui faire admirer quelque oiseau perché sur une branche.

Clotilde et M. de Moras les attendaient, assis sur un banc devant la porte du château. L'inquiétude peinte sur leur visage se dissipa au bruit de la voix riieuse de Julia. Dès qu'elle les aperçut, la jeune femme enleva le bouquet à Lucan, accourut vers Clotilde, et lui jetant dans les bras sa moisson de fleurs :

—Ma mère, dit-elle, nous avons fait une délicieuse promenade. . . . Je me suis beaucoup amusée. M. de Lucan aussi. . . . et, de plus, il a beaucoup profité dans ma conversation. . . . Je lui ai ouvert des horizons ! . . .

Elle décrivit avec la main une grande courbe dans le vide, pour indiquer l'immensité des horizons qu'elle avait ouverts à M. de Lucan. Puis, entraînant sa mère vers la salle à manger et aspirant l'air avec force :

—Oh ! cette cuisine de ma mère ! dit-elle. Quel arôme !

Cette belle humeur, qui mit le château en fête, ne se démentit pas de toute la journée, et chose inespérée, elle persista le lendemain et les jours suivants sans altération sensible. Si Julia nourrissait encore quelque reste de ses farouches ennuis, elle avait du moins la bonté de les réserver pour elle et d'en souffrir seule.

La baronne de Pers vint sur ses entrefaites passer